

## La patience de Meije

### I

1

*(Mon amour, tout me fait peur, même le soleil)*

2

*(Et ici il est facile d'oublier le soleil. Celui qui s'obstine à s'en souvenir en fait une divinité de rage et de cendres d'incendie. Moi j'en apporte avec moi sur le dos de la main comme une petite joie.*

3

Les pas dans la pente, bien sûr. Mais c'est le regard qui compte les pierres, les cailloux, les touffes d'herbe. Le pied sur la pierre explore un destin analogue. Mes mains sont libres, je n'ai pas de bâtons à empoigner. Mes mains sont libres, comme de petites ailes.

4

Les yeux sales de ville je rencontre le regard des feuilles rouillées par la pluie. Le cliquetis de cailloux mouillé du monde.

5

Je marche dans ce sang vert de feuilles. La terre que je monte a-t-elle le cœur d'un pays ? d'une planète ? est-ce moi - est-ce toujours moi ? – qui continue à marcher ? Je cherche des portes dans le paysage.

6

Tanière de taupe ou de serpent ? ou trou dans le monde ? la dure patience du noir qui s'effondre dans la terre.

7

Tout paysage est sa lumière. Pas après pas, chargeant de bleu les lignes de la jeunesse concentrées dans le regard – l'ombre m'attrape le pied et je lève mon pas par dessus le traquenard. La racine couve le noir incendie du vrai. Comme un œuf dans le ciel du temps glisse le bruit sourd de la lumière.

8

Encore trois pas dans l'horizon – au-delà du pré vaincu par le vent – l'incendie vertical des nuées.

9

Je marche vers le haut, vers la révolution du néant, dans la stupeur renaissante du déluge.

### II

10

Au bord de l'étang prolifèrent des plantes carnivores. Ce sont les mères de la nuit et du noir. Le silence du massacre est leur façon d'habiter le temps.

11

Mais le vide du silence, la solitude implacable de millions de tonnes de roche, ne les préoccupe pas.

12

Du reste, quelle est la place de chacun ? Meije, par exemple, attend avec une plainte discrète que je lui ouvre la porte, puis il sort avec moi, s'arrête à côté de moi, s'assied pour regarder la roche. Nous appelons ennui les heures lentes.

13

Assis sur un tas de bois l'enfant parfait nous regarde, en pages blanches de froid et de fatigue.

14

Ecrire à côté du feu, pulls et pull-over sur les épaules, mes mains sont froides d'air limpide et dur. Du fond du temps se laissent pêcher des étincelles d'hiver.

15

*(Ici les fleurs sont partout, elles ont des pétales d'eau, de petites mains. Depuis l'enfance me rejoignent des voix hésitantes et des bouts de ciel).*

16

L'asile – la loi contre la loi – le refuge, c'est la langue de la poésie, le lait chaud, la préhistoire des pas dans les gelées de l'aube.

17

Voilà, à la lumière d'une bougie, sans personne, ce qui se révèle est le temps premier, le temps nu, incontestable. Dans le silence il y a le temps primitif, le temps du temps.

18

Et ne me réchauffe que le loup de la peur qui parcourt les veines, le son des mains au travail.

### III

19

Le loup du discours marche le long des mots, incendie les chiffres du hasard, est en exile de l'autre côté de la porte entrouverte, dans l'espace du silence entre fuite et assaut.

20

Tandis que l'éclipse mord les mains au-delà des levées digue de l'antique plénitude des loups d'amour et des chiennes de fumée roulent en rêve vers l'inutile abîme.

21

Et de même que la mémoire de certains animaux fonctionne par chasses et emprisonnement, d'enclos en enclos jusqu'à l'horreur de la tanière, ainsi les rêves se meuvent dans la nuit du poitrail, ils attendent à l'intérieur, dans la maison de l'eau.

22

Ou comme des moineaux ils sautillent autour du mystère de la nourriture, à l'ombre du néant – les mains de dieu pleuvant à verse totem de terre et gouffre creux -.

23

*(Parce que les oiseaux sont de la boue jetée dans l'abîme du ciel).*

24

Et le renard aussi a une queue de soleil et de paille, de solitude et de vent, d'amour, de fuite et de dents clouées dans la terre et dans le crâne du temps, dans la misère de la chair, dans les silences du corps, tout comme la tristesse niche dans la faim de l'eau.

25

Quand il rêve est-il un homme ou un animal ? en rêve le traversent les papillons, la dislocation du vol du faucon, la queue du renard qui rend les fraises malades.

26

Et même les rêves rêvent dans le ventre d'un animal préhistorique, ce sont des cailloux noirs, brillants, incompréhensibles. Ils ont des cartes géographiques comme racines et la couleur du vent qui durcit dans l'aube.

27

*(Ce qui fait la différence entre les animaux et moi c'est que moi j'écris de la poésie alors qu'eux il la vivent. Moi j'ai la conscience temporelle des nombreux moi qui font l'histoire de ce que je suis.. Et moi je suis l'histoire. Dieu -s'il existe- est la conscience des histoires qui font l'histoire. C'est pour cela que dieu – s'il existe – meurt et renaît chaque jour sans en conserver la mémoire. Dieu et les animaux sont le gouffre du présent qui vit. La poésie de la plante carnivore qui dévore notre sommeil au Crêt du Poulet. Et comme je suis prétentieux quand j'écris des choses comme celle-ci !)*

28

Les personnes dans le paysage sont silencieuses, elles n'ont rien à dire. C'est le paysage qui les meut. Le silence du vent les commande, les rend lointaines dans le temps. Un autre temps.

29

Le paysage est-il le corbeau qui croasse dehors de l'autre côté de la porte du refuge ? soudain la vallée est là, dans toute son évidence géologique – corps préhistorique de la peur – et quelques papillons bruns. Le paysage est-il dehors ? le paysage est la lumière que je reconnais, le corps qui vit sa stupeur et pleut, souffre, sursaute, oublie continuellement, respire doucement dans l'âme des choses.

30

*(La porte dans le paysage est un point quelconque, un point comme tous les autres. Tout point du paysage est une porte. Comment un paysage change-t-il de nation ? le fait-il dans le temps ?)*

31

Même la branche cassée là en haut est une porte, elle verse son eau blessée sur le pré. Le nom des choses est le masque, l'obstacle, la tromperie.

32

Le silence est la porte.

33

Maintenant le paysage est la brume qui entre dans la chambre par la fenêtre ouverte. Et je suis vraiment ailleurs.

34

Mes jambes sont fatiguées, pleines de pas, mon dos est léger, le monde derrière une sensation d'exile. La patience bat doucement sur l'eau du temps, en fait du verre.

35

La langue mate de la brume dans la vallée. En bas dans la rue le bruit d'une bicyclette qui freine ou le cri d'un animal préhistorique.

36

Les nuages se cabrent derrière la montagne. Même le vent est vide, le ciel un océan renversé, hautes vagues de lune.

37

Seulement deux papillons en trois jours. La montre est-elle cassée ?

38

Derrière chaque papillon l'eau du temps se dilate, se dé-lave dans le silence. Dans la précision di silence.

39

Et maintenant la respiration bat la voix dans la poitrine, arrache des fils des yeux, brûle la couleur des feuilles jusqu'à la scorie extrême, jusqu'à la membrane du cœur, apprend la rouille des branches. Parce que le cœur de la montagne est un épouvantail enseveli, sans pensée, sans regard, rêves, pain.

40

Ainsi dans l'immense pluie du temps, dans les pétales d'eau, dans le gravier du ciel s'effondre la vague du noir de terre.

41

Je reste au grand air de la lumière, où la respiration du nord efface son ciel, dans la révolte du matin de feu – je suis chair d'âme et je saute, cerise qui roule en bas, qui rit et qui chante – parce que l'âme fatiguée les connaît toutes les portes, et les sombres fureurs de ceux que le sort bénit.

42

*(Le paysage est ce que je ne suis pas, le noir du rêve, la terre mouillée et l'espace d'ombre où tremble la voix – la langue de la poésie l'ailleurs de la langue, l'ailleurs que je tente).*

43

Maintenant les enfants jouent au ballon dans la montée devant l'église. Le sang des fleurs, le sel du temps, l'inconnu du vent les attend.

44

Le thé versé sur la table de notre hiver fait le pré du temps, le fruit du sommeil, l'ailleurs que j'invente.

45

*(Mon amour, tout me fait peur, même espérer, mais je marche, je monte, je me rends compte, je rentre dans notre plus fort exile).*

**(25 juin – 1 juillet 2007 , Les Adrets)**

**Giancarlo Sissa**

*Traduit de l'italien par Sandra Bindel*